LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité

LE NUMERO 5 CENTIMES

DIXIEME ANNEE. — N° 125

DE ROUBAIX TOURCOING

MERCREDI 4 MAI 1904

ABONNEMENTS
Nord et Départements limitrophes . . . Trois mois : 4 fr. 50 Six mois : 9 fr. Un an : 18 fr
Autres Départements. . . . . » 5 fr. 50 » 11 fr. » 22 fr

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal et dans toutes les Agences de Publicité

La Journée d'Hier

Les résultats officiels des élections municipales sont, en majorité, favorables au ministère.

—o—

De nouveaux renseignements sont parvenus sur l'importante défaite subie par les Russes sur le Yalou. Les Japonais leur ont pris vingt-huit canons à tir rapide, beaucoup de fusils et ont fait de nombreux prisonniers.

—o—

Les officiers grévistes de Marseille ont refusé l'arbitrage de M. Combes et le conflit continue.

—o—

Une grève importante a éclaté aux verreries de Charleroi. — Le chômage est presque général.

—o—

Dans une commune près d'Angers, un clérical militant a tiré des coups de revolver sur la foule, faisant trois victimes.

La Semaine Politique

Le voyage du Président de la République en Italie, qui, ainsi que l'écrivait l'autre jour Siauve-Evausy, est un des événements les plus considérables de la politique contemporaine, a eu à souffrir de la proximité des élections municipales.

Les électeurs, préoccupés par les chances du prochain scrutin n'ont lu que d'un œil distrait les comptes-rendus des manifestations qui, en un autre moment, auraient fait vibrer leurs âmes de citoyens.

Nous voulons ramener l'attention publique sur cet événement et marquer à grands traits la signification qu'il comporte.

On se rappelle les efforts que tenta le parti clérical pour ôter à ce voyage son caractère national et le faire dévier dans le sens d'une manifestation équivoque dont l'Eglise aurait tiré bénéfice.

On voulait suggérer à M. Loubet la volonté d'accomplir, sous prétexte de correction diplomatique, une sorte de voyage à Canossa et d'aller, au sortir du Quirinal, fléchir le genou à la porte du Vatican, en signe de désaveu hypocrite de la politique anticléricale de la France.

Puis, quand il est apparu que la République ne supporterait pas cette escobarderie plus patiemment que l'Italie libérale, on a vu un des orateurs de la droite apporter à la tribune du Parlement la suprême protestation de la papauté.

Le discours de M. Boni de Castellane fut écouté avec stupeur et produisit sur la Chambre l'impression d'un audacieux anachronisme.

La droite a dû garder rancune à ce courageux isolé que fut M. de Castellane de l'avoir ainsi découverte et compromise, en produisant, à la lumière, des idées et des prétentions qui n'avaient pas vu le jour depuis l'assemblée de Versailles et la Consécration de la France au Sacré-Cœur.

Les quatre ou cinq fils des Croisés qui firent escorte jusqu'au bout à leur infortuné collègue méritent de figurer au livre d'or du courage civique et de l'irréductible espérance.

M. Boni de Castellane sera sans doute le dernier fidèle qui osera revendiquer encore le pouvoir temporel du pape devant une Chambre française.

Nous voilà loin de l'expédition de Rome, de la fille aînée de l'Eglise, de Mentana et des zouaves pontificaux !

Nous voilà loin de l'époque où Napoléon III renonçait, à l'heure critique de 1870, à l'alliance de l'Italie, faute d'avoir voulu s'incliner officiellement devant le fait accompli de la suppression des Etats de l'Eglise.

M. Boni de Castellane aurait voulu que, prenant exemple sur les souverains des nations catholiques, qui jamais ne foulèrent le sol de Rome intangible, M. Loubet s'abstînt de rendre à Rome, dans sa capitale, au roi d'Italie, la visite que celui-ci avait solennellement rendue à la République, à Paris.

M. Loubet a passé outre, et cet acte de netteté politique a provoqué de l'autre côté des Alpes, une sympathie sans mélange et un enthousiasme sans réticence.

Tout ce que l'Italie libérale compte de penseurs libres, d'esprits émancipés, d'adversaires de l'impérialisme militaire est venu confondre ses hommages avec ceux du monde officiel.

Et derrière le représentant d'une République laïque et anticléricale, les libéraux d'Italie acclamaient le gouvernement énergique qui, en arrachant la France à l'influence de la Congrégation, a détruit jusqu'à la racine, toutes les espérances de l'Eglise ultramontaine et fait évanouir toutes les causes de défiance et de suspicion que les gouvernements cléricaux avaient entretenues comme à plaisir entre les deux pays.

Le voyage de M. Loubet a la signification d'un grand acte de politique pacifique, et cet acte semble forcer l'adhésion de toute l'Europe civilisée.

* * *

On s'est ému, à tort selon nous, de la croisière de l'empereur Guillaume sur les côtes de l'Italie et des tentatives qu'il a faites pour entrer pour ainsi dire en participation indirecte dans la communion des deux sœurs latines.

On dit qu'il a exprimé le désir de voir réunir dans une même cérémonie, la commémoration de Gœthe et de Victor Hugo dans les fêtes de Rome.

S'il en était ainsi, en quoi notre sentiment national pourrait-il en être froissé ?

Il nous plaît, quant à nous, d'y voir un hommage indirect rendu par Guillaume II à l'esprit de notre grande Révolution dont le grand poète allemand fut le premier à saluer l'avènement et mérita par ce trait de générosité humaine de se placer à côté de celui qui incarne le dix-neuvième siècle.

Fidèles à la maxime que les grandes réparations peuvent sortir du droit aussi bien que des revanches sanglantes, nous ne pensons pas que le patriotisme nous empêche de saluer l'esprit de la Révolution partout où il éclate.

* * *

Cette politique de paix est encore soulignée par un acte de politique sociale internationale.

N'est-il pas remarquable que la première convention conclue à la suite des traités d'arbitrage franco-italien soit précisément un traité de protection des travailleurs des deux pays ?

Voilà un acte qui dépasse de beaucoup les conférences internationales, qui n'avaient pas abouti jusqu'ici à des stipulations précises, comme celles qui résultent de l'accord conclu avec l'Italie.

* * *

La consultation de dimanche devait fournir au Suffrage Universel l'occasion de sanctionner les faits accomplis et de rassurer les représentants du pays sur les sentiments qu'il professe à l'égard de la politique suivie par la majorité, — c'est-à-dire par le « Bloc ».

Il semble, à première vue, que malgré quelques défections dans certains cent-es où le Capitalisme a mis ses coffres-forts en batterie, ces résultats aient été largement atteints.

A Paris, le nationalisme qui s'était introduit par surprise à l'Hôtel de Ville sort écrasé de ce premier tour de scrutin, malgré ses candidats dont usé de toutes les équivoques, employé tous les subterfuges, mis en œuvre les procédés les plus jésuitiques pour faire condamner la politique du cabinet Combes.

Les caméléons de la « Patrie Française » ont déployé des prodiges d'ingéniosité pour essayer de submerger dans un déluge d'étiquettes invraisemblables, ce qui peut rester de jugement dans les cerveaux les plus déformés.

Ils se proclamaient à la fois républicains, libéraux, patriotes, socialistes, nationalistes !

Mais la lumière a été projetée sur ce chaos d'opinions inexistantes et, au moment du scrutin, la République et le Socialisme ont reconnu les leurs.

Voici d'ailleurs comment, d'après le *Petit Parisien*, se sont distribuées les voix entre les différents partis de la capitale :

Républicains	19.000
Radicaux	89.000
Socialistes	151.000
Nationalistes et droite	148.000

Le total des votants a donc atteint 407.000, dont 259.000 voix de gauche et 148.000 de droite.

Paris s'est donc ressaisie et le scrutin du 8 mai ne fera qu'accentuer l'irrémédiable débâcle du Nationalisme, ce fils incestueux du forban Mercier et de l'Eglise.

La répercussion, dans les départements, de ce redressement de la capitale sera certainement profonde et enrayera les défaillances qui se sont manifestées en quelques endroits, notamment à Lille.

« Il faut vaincre ! » voilà le mot d'ordre qui doit être transmis de bouche en bouche républicaine et socialiste, d'ici dimanche, partout où le ballottage présente quelques aléas.

Emile RAYMOND.

CHRONIQUE

Le Monument de Blanqui

Une belle et touchante idée est venue aux habitants républicains de Puget-Théniers, ils ont entrepris d'élever un monument, dans leur ville, à Auguste Blanqui. Celui-ci est né, en effet, le 12 pluviôse an XIII (1er février 1805), habitants républicains de Puget-Théniers : ils père, Jean-Dominique Blanqui, ancien conventionnel girondin, devint sous-préfet de l'Empire. Il fut élevé là jusqu'en 1814, et il se souvint, jusqu'à la fin de sa vie, de ces années d'enfance passées au bord de la rivière du Var, des courses faites dans la montagne avec son frère Adolphe, ou tout seul, parmi les parfums et les bruits de la nature solitaire. Il retourna en 1828 dans son pays d'origine, voulant faire à pied le voyage du midi de la France et de l'Italie. Mais il fut arrêté à Nice par la police italienne, et, mis en liberté, renonça à son projet, partit pour l'Espagne. En 1879, alors qu'il est prisonnier à Clairvaux, et que l'opinion commence à s'émouvoir à Paris, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Lyon, il reçoit une adresse et des fleurs de Nice, et il écrit à sa sœur, Adélaïde : « Dites-lui combien ces mots vont au cœur ces paroles venues de mon pays d'enfance jusqu'au fond de ma prison. Il est toujours resté dans mon souvenir, ce pays pittoresque, et ses sites sont familiers à ma pensée, lumière éclatante dans mes quarante années de sépulcre. »

Enfin, après l'élection de Bordeaux, invalidée par la Chambre, malgré le discours irréfutable de Clémenceau, Blanqui est gracié, en vertu de la loi d'amnistie, on consent à mettre en liberté le prisonnier condamné illégalement par un conseil de guerre qui ne devait juger que les faits commis depuis le 18 mars, et qui frappa, seul de tous les acteurs du 31 décembre, l'admirable écrivain de « La Patrie en Danger ». Il ne manqua pas de revoir la région de son enfance, fut fêté à Nice, par un banquet où l'on rappela son arrestation de 1828, — sa première !

* * *

C'est donc là qu'est née la pensée de dresser une statue à ce grand méconnu. Un jeune homme de Puget-Théniers, M. Grangeon, membre du comité radical socialiste, organisateur d'une Université populaire, s'est avisé de cette réparation, et il a fait partager son ardeur à ses amis du département. Déjà des souscriptions individuelles, des souscriptions de conseils généraux et de conseils municipaux sont parvenues au comité. Une fête a été organisée à Paris, une brochure sera publiée, et l'on espère bien, l'an prochain, pour le centenaire de la naissance de Blanqui, inaugurer le monument dont l'exécution a été confiée à Mlle Camille Claudel. Ce monument sera dressé sur le pont, construit exprès, au-dessus de la rivière, et l'image de celui qui connut le tumulte des révolutions et le silence de la prison cellulaire, apparaîtra, dans le décor des montagnes, au bruit de l'eau précipitée en torrent.

* * *

Il est bien que la petite ville des Alpes-Maritimes ait pris cette initiative. L'ingrat Paris, où Blanqui a agi et combattu, la ville qu'il aimait d'un cœur fidèle, non seulement ne lui a pas élevé une statue, qui serait pourtant significative de toute une époque, de tout un siècle, mais n'a pas même donné son nom à un boulevard, à une rue. Je sais bien tout ce que l'on a dit et tout ce que l'on peut dire sur la manie des statues, mais celle-ci, tout de même, n'est pas banale, et, d'ailleurs, ce qui rend une statue banale, ce n'est pas toujours le personnage représenté, c'est quelquefois le sculpteur : il n'en est pas ainsi, cette fois, et l'artiste sera digne du modèle.

Ce modèle est l'un des hommes les plus prodigieux qui aient existé. Nul n'a montré une plus grande force d'âme parmi les désastres. La mort a été souvent acceptée d'un cœur vil, par des martyrs de toutes les causes. Mais survivre à sa défaite, à la défaite des siens, savoir que tout est perdu pour longtemps, entrer dans la nuit d'une prison que l'on peut croire éternelle et accepter le sort sans rien perdre de sa volonté d'action, de sa puissance de travail, de sa fermeté de pensée, de sa généreuse rêverie, — on est bien forcé d'avouer que c'est là un rare exemple, et un bel exemple, à jamais l'honneur de la dignité humaine. Blanqui, après le mont Saint-Michel, surgissant dans le Paris de 1848 avec toute son audace révolutionnaire, toute son éloquence savante et brûlante, toute sa décision de chef de parti, — Blanqui recommençant son effort contre l'Empire après les années de Belle-Ile-en-Mer, — Blanqui, définitivement vaincu, comme il pouvait le croire, écrivant l'« Eternité par les Astres » au fort du Taureau, après la tragédie du siège de Paris, vécue et soufferte par lui plus que par tout autre, — Blanqui, ressuscitant à la politique après Clairvaux, comme s'il était revenu à la vie en sortant d'une tombe, — Blanqui, condamné à l'impuissance et toujours prêt à recommencer la bataille et à tenter la victoire impossible, Blanqui, seul, contre tous, c'est une des plus magnifiques énergies qui puissent s'offrir à la réflexion des hommes.

* * *

Il paraît que cela ne suffit pas, puisque des historiens réactionnaires, et même républicains, continuent à insinuer que le document Taschereau pourrait bien avoir, tout de même... qui sait ? quelque contact avec la vie sacrifiée de Blanqui, alors qu'il est manifestement une pièce de police. Mais on n'y regarde pas de si près, on n'apporte aucune preuve et l'on demande à Blanqui de prouver qu'il n'est pas un mouchard. C'est ainsi que la sérieuse histoire se fait avec des romans chez la portière.

Ne nous lassons donc pas de remettre les choses au point, de réclamer la simple vérité. Déjà, cette manifestation des républicains de Puget-Théniers est un signe que Blanqui n'appartient plus à un parti, prend sa signification historique. On peut dire que la prison et la calomnie ont modifié sa destinée sans modifier son esprit. Il avait en lui les plus fortes facultés politiques, des vues exactes sur l'évolution humaine, la clairvoyance des situations et des possibilités. Il a prouvé tout cela en 1848, en 1870, par ses avis si nets, par sa prescience des événements. Heureusement pour sa mémoire, ses écrits sont là aussi qui le témoignent pour lui, depuis le « Libérateur », de 1828, où il a donné la formule du socialisme d'aujourd'hui jusqu'à ses pages de « Critique sociale » de la « Patrie en Danger », et d'autres qui seront publiées. La force des choses a fait de lui un conspirateur, un émeutier, un condamné, un prisonnier, mais on doit retrouver en lui un homme d'Etat, armé de critique et de science, pourvu du génie de l'action, et la France républicaine doit lui apporter l'hommage que demande pour ce héros le comité de Puget-Théniers.

Octave UZANNE.

ÉCHOS ET NOUVELLES

LE DOYEN DES ETUDIANTS.

Dans la vie universitaire allemande de Giessen, vient de mourir, à l'âge de cinquante-neuf ans, Chrétien Busch, qui revendiquait, avec juste raison, le titre de doyen des étudiants de son pays.

Christian Busch s'était fait inscrire comme étudiant en chimie dès 1871 et, depuis lors, il continuait ses études. Il ne pul obtenir le titre de docteur, car blessé d'un coup de rapière à la tête pendant un assaut, il avait été atteint d'une méningite qui entraîna une perte chronique de la mémoire. Busch n'en continua pas moins à prendre ses inscriptions et il comptait 66 semestres de présence au cours.

Ce bizarre étudiant possédait une certaine fortune. Il a légué à la ville de Giessen une somme de 100.000 marks, mais comme il a oublié de signer son testament, le legs va aller à des parents éloignés, de ceux que la langue allemande appelle des « héritiers réjouis ».

Les Elections Municipales

Lendemain de Bataille

Nous avons hâtivement traduit hier l'impression que nous avions éprouvée à la lecture des dépêches nous apportant les résultats d'un assez grand nombre de scrutins municipaux, tant dans notre région que hors région.

A l'examen plus attentif de l'ensemble de ces résultats, notre opinion que la réaction nationaliste et cléricale ne pouvait pas considérer, malgré quelques succès partiels et inespérés, la journée du Premier Mai comme une journée de victoire, n'a fait que s'accentuer et elle a été encore fortifiée par les nouvelles qui nous sont parvenues dans la journée d'hier et que l'on trouvera résumées ici.

D'ailleurs, l'attitude des journaux conservateurs, nationalistes et cléricaux — jusques et y compris l'*Echo du Nord* qui, on le sait, a le triomphe aussi facile que la *Croix*, — n'est pas pour nous contredire.

Nous n'entendons plus ces chants d'allégresse dont on nous abasourdit au lendemain des élections législatives dernières, par exemple.

Alors, on prétendit, dans ces journaux, on y soutint bruyamment que le pays avait condamné la politique de M. Waldeck-Rousseau.

L'attitude de la majorité de la Chambre à l'égard du ministère Combes, depuis deux ans, a été une réponse éloquente à ces pronostics ultra-fantaisistes.

Il en ira de même après l'entrée en fonctions des nouveaux conseils municipaux. Quelques mois plus tard, on s'apercevra que non seulement la France s'est refusée, dans son immense majorité, à verser dans l'ornière nationaliste et cléricale, mais encore qu'elle a voulu notifier au Sénat qui, surtout a des rapports directs, par la forme de son recrutement, avec les assemblées communales, sa volonté de voir perfectionner l'œuvre républicaine et opérer des réformes sociales.

Telle est notre conviction profonde au lendemain de ce premier tour de scrutin.

Mais que ceux qui nous lisent n'en prennent pas prétexte cependant pour se désintéresser du ballottage !

Il y a, de ci de là, des victoires à compléter ou des blessures à panser et nous n'aurons le droit de nous reposer que cette double tâche remplie.

G. S.-E.

A Paris

Paris, 2 mai. — Comme on l'a vu hier, sur 80 conseillers que Paris avait à nommer, 27 ministériels et 27 nationalistes ont été élus dimanche. Il y a donc 26 ballottages, tous favorables aux socialistes et républicains.

Voici le nom des 27 élus socialistes, radicaux-socialistes et radicaux :

MM. Bellan, Achille, Brenot, Piperaud, Desplas, Pateune, Faillet, Chérioux, Weber, Ranvier, Chausse, Pierre Morel, Colly, Navarre, Alfred Moreau, Henri Rousselle, Ranson, Hénaff, Chautard, Poiry, Paul Brousse, Turot, Paris, Rozier, Lajarrige, Berthaud et Landrin.

Les 27 conseillers nationalistes sont :

MM. Le Menuet, Maurice Quentin, Levée, Bertrou, Doussel, Galli, Alpy, Deville, Duval-Arnould, Félix Roussel, Ambroise Rendu, Roger Lambelin, Mithouard, Froment-Meurice, César Caire, Chassaigne-Goyon, Quentin-Bauchart, Gaston Méry, Oudin, Escudier, Barillier, Girou, Camille Roussel, Ernest Gay, Jousselin, Bussat et E. Caron.

Il y a ballottage dans 26 quartiers, savoir : Vendôme, Bonne-Nouvelle, Arts-et-Métiers, Saint-Merri, Notre-Dame, Saint-Victor, Sorbonne, Val-de-Grâce, Gros-Caillou, Porte-Saint-Martin, Saint-Ambroise, Bel-Air, Picpus, Salpêtrière, Petit-Montrouge, Plaisance, Grenelle, Auteuil, La Muette, Chaillot, Batignolles, Plaine-Monceau, Goutte-d'Or, Clignancourt, Combat et Saint-Fargeau.

76 conseillers sortants sollicitaient de nouveau les suffrages des électeurs ; 4 seulement ne se représentaient pas : MM. Auffray, Spronck, Plugliesi-Conti, élus députés, et Baranton, tous quatre nationalistes.

Les élections d'hier ne font entrer au Conseil municipal aucun membre nouveau.

En 1900, vingt-huit nationalistes avaient été élus au premier tour.

En 1900, il y avait à Paris 549,312 électeurs inscrits ; il y en avait hier 595,078.

En 1900, 413,590 électeurs prirent part au premier tour de scrutin. On a compté hier 471,083 votants.

En 1900, sur les suffrages exprimés, on compta 226,257 voix républicaines, contre 158,574 suffrages donnés aux nationalistes ou réactionnaires.

Hier, 267,930 électeurs parisiens ont voté pour des républicains ou des socialistes, et 192,368 pour les réactionnaires et nationalistes.

En résumé, le total des électeurs inscrits était, hier, supérieur de 45,766 à celui de 1900. Le total des votants a été supérieur de 57,493.

En 1900, l'écart des voix en faveur des républicains était de 67,683. Hier, il s'est élevé à 75,572, soit une augmentation de 7,889 voix républicaines.

Les conseillers sortants en ballottage sont : Neuf républicains ou socialistes, MM. Sauton, Opportun, Victor Gélez, Marsoulan, Fribourg, Pannelier, Ernest Moreau, Sohier, Arénain.

Treize nationalistes ou réactionnaires : MM. Julien Caron, Dubuc, Despatys, Chérot Houdé, Mossot, Poirrier de Narçay, Evain, Fortin, Captain, Ballière, Foursin, Grébauval.

LES DESISTEMENTS

Pour le second tour de scrutin, la discipline des républicains assurera la défaite des nationalistes : les candidats, pendant la période électorale, ont pris l'engagement de se désister en faveur du plus favorisé.

Dès hier, dans le quartier de la Goutte-d'Or, le citoyen Breuillé s'est désisté en faveur du citoyen Heppenheimer.

Dans le quartier du Combat le citoyen Lacour va se désister en faveur du citoyen Lucas, afin d'assurer l'échec du nationaliste Grébauval.

Dans le quartier de la Sorbonne, le citoyen Turin, candidat radical-socialiste, s'est désisté, dès hier soir, en faveur du citoyen André Lefèvre, socialiste. L'échec du candidat nationaliste Lemarignier est donc assuré pour le scrutin de dimanche prochain.

Dans le quartier Saint-Victor, le citoyen Albert Surier, socialiste, va également se désister en faveur du citoyen Sauton, radical-socialiste, conseiller sortant.

Dans le quartier de Clignancourt, le citoyen Eugène Fournière, socialiste, vient de se désister en faveur du citoyen Le Grandais, socialiste. Ce sera l'échec des nationalistes Pierre et Ballière.

DANS LES DÉPARTEMENTS

Voici les résultats officiels dans les grands centres et pour les localités où la lutte offrait un caractère intéressant.

ASNIERES. — La liste nationaliste avec le maire sortant, M. Lefèvre, obtient seulement un chiffre de voix variant de 2.409 à 2.109.

La liste radicale obtient de 2.323 voix à 1.950 voix.

La liste socialiste a de 962 voix à 650 voix.

Il y a ballottage général et les républicains paraissent devoir l'emporter au second tour.

ALLIER. — Les élections municipales n'ont pas modifié sensiblement la situation dans le département. Les républicains gagnent quelques petites communes sur les conservateurs. Dans les centres plus importants, les partisans de la politique du Bloc sont élus ou tiennent la tête du ballottage.

A Moulins, l'ancien conseil radical ministériel est élu avec une moyenne de 1.900 voix contre 1.600 pour la liste de l'Union libérale.

ARDECHE. — Dans ce département, où les élections ont eu un caractère politique très marqué, les partis conservent leurs positions respectives. Les ministériels gagnent un chef-lieu de canton (Antraygues), mais éprouvent des échecs à Annonay et à Chomérac.

A TROYES. — Quatre listes étaient en présence. Les progressistes ont obtenu 3.937 voix, les radicaux sociali tes 3.850, les guesdistes 1.975 et les socialistes autonomes 972.

Il y a ballottage.

AUDE. — A Carcassonne, la liste municipale radicale socialiste qui obtient entre

---

FEUILLETON DU 4 MAI 1904. — N° 82

Les Crimes de Lille

L'ASSASSINAT DE LA RUE X

ROMAN LOCAL INÉDIT

par H. PLANDÈS

DEUXIEME PARTIE

LA JUSTICE IMMANENTE

CHAPITRE VII

Heures de crise

— Je n'avais que des petits revenus.

— Et des gros vices à satisfaire.

— Ah ! non ! je proteste.

— C'est inutile. Vous buviez, vous jouiez, vous pariez, vous aviez une concubine que vous entreteniez à votre domicile.

— Il me semble que puisque j'étais garçon...

— Et cela ne suffisait pas à vos passions. Vous fréquentiez des maisons infames.

— Des maisons infames ! répéta Eugène indigné.

— Parfaitement. Un agent supérieur de la police certine vous avoir vu dans un lupanar, payant du champagne, dans un costume débraillé.

— Ce n'est que ça ! Je n'en rougis point et si ça me coûtait aussi peu d'aller dans ces boîtes-là, qu'aux agents de la police supérieurs ou subalternes, on n'y verrait plus souvent.

Cette sortie exaspéra M. Tapcher.

— Sacquet, dit-il, je vous défends ces plaisanteries saugrenues. Vous avouez d'ailleurs vos mauvaises mœurs ; vous vous en glorifiez même, c'est l'important.

— Je n'avoue rien.

— Si. Vous avez avoué... Je passe..:

Eugène, impuissant, se mordait les lèvres de rage.

— Bref, reprit le juge, vos écarts de conduite vous ont mis de tout temps dans un état voisin de la gêne. Dans ces derniers temps la situation s'était encore plus tendue. Vous deviez à votre épicier, à votre laitier.

— Soit, fit Eugène, en haussant les épaules.

— A votre boulanger, à votre brasseur.

— Est-ce tout ?

— Vous empruntiez même à vos fournisseurs : un jour, vous vous êtes fait avancer cinq francs par votre blanchisseuse.

— Ah ! parlons-en de celle-là, une coureuse, qui aurait voulu devenir ma maîtresse et qui allait raconter dans le quartier que je voulais la prendre de force ! C'est elle-même qui m'avait offert ces cent sous que je lui ai rendus le lendemain.

— Et votre femme de ménage ! Elle aussi vous prêtait de l'argent, que vous lui rendiez en lui donnant de la viande que vous preniez à crédit chez le boucher... A quels tripotages étiez-vous réduit à vous abaisser, vous, un fils de famille.

M. Tapcher ricana et un gloussement sardonique lui répondit sortant de la tête de M. Plumier.

C'en était trop ; Eugène ne put se contenir :

— Si vous pensez m'humilier par ces cancans, s'exclama-t-il.

— En effet, riposta le juge d'instruction ; votre amour-propre doit être cuirassé contre les humiliations. Les engagements même ne comptent pas à vos yeux. Vous avez laissé protester des traites à votre nom.

— Je ne crois pas.

— Erreur. On a retrouvé deux protêts contre vous, l'un, il y a cinq ans, de 38 fr. 75, l'autre, il y en a sept, de 69 fr. 95. Vous êtes un insolvable ; vous avez failli à votre signature.

— Mais c'est indigne, c'est abominable, protesta Eugène d'un ton de colère. Aller chercher de pareilles histoires et de si vieilles ! Qu'avez-vous donc contre moi ?... Mais tout le monde peut avoir une traite protestée ; il suffit d'être absent, l'huissier se garde bien de ne pas faire de frais... N'en avez-vous jamais eu, de protets, vous, monsieur Tapcher ?

La conscience de monsieur le juge d'instruction lui rappelait précisément un petit accident de ce genre, survenu à sa propre personne, du fait d'un tapissier qui perdait patience ; et c'est pourquoi, se sentant atteint, il éprouva une indignation considérable.

— Sacquet, cria-t-il. Je vous rappelle aux convenances... Rappelez-vous qui je suis !... insolent !...

— Insolent, vous-même ! riposta Eugène, hors de lui et s'avançant, la face allumée, serrant les poings.

D'un bond, M. Tapcher fut debout, à deux pas de son fauteuil, cherchant un utile appui près de M. Plumier qui, du coup, avait cessé d'écrire, la plume en l'air et le museau effaré.

— C'est bon, dit Eugène, en s'arrêtant les bras croisés. C'est pas la peine de vous effrayer.

— Forcené, misérable, ne bougez pas, ne bougez pas, répétait M. Tapcher, horriblement pâle... Appuyez sur la sonnerie, M. Plumier, allez... je vous l'ordonne, vous voyez bien que ce monstre ne bouge pas.

Tremblant des pieds à la tête, M. Plumier osa s'avancer vers le « monstre » et pressa un bouton d'appel.

Un agent de planton apparut.

— Appelez un de vos camarades, et encadrez-moi solidement cet homme. Il est dangereux, faites attention.

Ces mesures de sûreté s'exécutèrent. M. Tapcher se félicitait d'avoir échappé à un péril aussi grand qu'imaginaire. Jusqu'à la fin de sa carrière, il raconta souvent comment son courage et son sang-froid l'avaient préservé d'une mort certaine, en face d'un assassin qui voulait lui sauter au cou et l'étrangler.

L'interrogatoire continua.

— Maintenant que vous êtes maté, je compte, Sacquet, que vous allez me répondre autrement que par des injures. Au commencement du mois d'août dernier, étiez-vous, oui ou non, dans une position très gênée.

— Oui.

— Très bien. Que pensiez-vous faire pour en sortir ?

— Me procurer de l'argent chez ma mère, qui ne savait que faire de ses revenus.

— Ah ! et c'est alors que vous avez préparé ces lettres de demande d'argent.

Et M. Tapcher tendait à l'inculpé les brouillons trouvés dans son grenier.

— Non, répondit Eugène. Ces papiers-là sont beaucoup plus anciens : ça se voit.

— Exposés à l'air et au soleil, des papiers jaunissent très vite.

— Pas à ce point-là. D'ailleurs, au mois d'août dernier, je savais par expérience qu'il était inutile pour moi de demander directement de l'argent à ma mère.

— C'est ce qu'indiquait la mention : « recourir à d'autres moyens » que vous aviez ajoutée sur ces lettres ?... Qu'entendiez-vous par cette expression ?

— Je vous dis que ce sont de très vieilles lettres... Je ne sais plus pourquoi j'y avais mis cette observation... je voulais peut-être faire allusion à mon oncle Modeste, qui me servait d'intermédiaire.

— Vous ne pensiez pas plutôt à des violences à exercer sur votre mère pour lui extorquer de l'argent.

— Non. Ça n'a jamais été dans mes idées.

— Pourtant, vous avez fait des menaces contre votre mère, et en public, et plusieurs fois. Vous avez dit que vous seriez heureux de la voir morte, que vous l'étrangleriez bien de vos propres mains.

— Si j'ai dit cela, c'était sous le coup de la colère ; mais je ne le pensais pas dans le fond.

— Enfin, l'avez-vous dit ?

— Oui, avoua Eugène, péniblement.

M. Tapcher se rengorge. L'interrogatoire marchait bien à son gré. Il effila ses longues moustaches et reprit :

— Poursuivons, Sacquet. Nous sommes au 15 août, à la veille plutôt. Ce jour-là, dans la soirée, vous passez rue X..., devant la maison de votre mère, en regardant attentivement la façade. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, je vous l'ai déjà dit. Je voulais savoir si ma mère, qui devait partir à Boulogne-sur-Mer, était encore à Lille.

— On vous a vu vous arrêter devant la maison, comme si vous songiez à sonner pour vous faire ouvrir. Mais, vous voyant remarqué par des voisins, vous battiez en retraite précipitamment.

— C'est faux. Je n'ai vu personne qui me regardât. Mais, ayant aperçu de la lumière chez madame, je possédais le renseignement que je voulais avoir et je me suis en allé aussitôt. Si je l'ai fait un peu vite, c'est que je n'aimais pas à me trouver en face de cette maison qui était la mienne après tout et dont j'étais exclu par méchanceté.

— Pourtant, vous avez reconnu que si vous vous étiez présenté à la porte, votre mère vous aurait certainement reçu.

— Pas certainement, j'ai dit probablement.

— Vous avez dit certainement dans vos interrogatoires précédents.

La Cour jugera vos contradictions.

— La Cour ! s'exclama Eugène, saisi d'effroi et se voyant déjà devant lui les robes rouges des conseillers de la Cour d'assises.

La Cour ! Mais c'est impossible... Je suis innocent.

M. Tapcher découvrit ses dents dans un amer sourire.

— Tant mieux pour vous, Sacquet, si vous l'êtes. Mais passons, revenons au 15 août. La journée commence pour vous par une scène avec votre laitier, qui refuse de vous servir plus longtemps et réclame son argent. Au lieu de le payer, vous le menacez, comme vous menaciez votre mère, comme vous m'avez menacé : c'est votre habitude ; vous êtes violent ; vous recourez toujours à la force dont l'idée est développée d'ailleurs chez vous par les exercices sportifs et athlétiques qui sont votre seule occupation.

— Il n'y a pas d'homme plus doux que moi.

(A suivre.)